

Séquence I, texte 3.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre XV, discours de Pythagore, vers 146-159 et 252-269.

Traduction

Je vais chanter de grands mystères, que le génie de nos pères n'a pas cherché à pénétrer
Et qui sont restés longtemps cachés. Il me plaît d'aller par les astres
Élevés, il me plaît, quittant la terre et ce séjour inerte,
De voyager sur la nue, de me poser sur les épaules du puissant Atlas,
De regarder au loin les hommes qui errent çà et là,
Qui manquent de raison, inquiets, et craignent le trépas,
De les exhorter ainsi et de dérouler pour eux la suite des destins :
Ô genre humain, abasourdi par la terreur d'une mort glaciale,
Pourquoi craindre le Styx, pourquoi craindre les ténèbres et des mots vides de sens,
Matériau des poètes, périls d'un monde imaginaire ?
Ne pensez pas que le corps, soit qu'il disparaisse dans les flammes du bûcher
Soit qu'il soit décomposé par le temps, puisse souffrir aucun mal !
Les âmes échappent à la mort, et après avoir quitté leur demeure précédente,
Elles continuent à vivre et habitent les nouvelles maisons où elles ont été accueillies.

(...)

Rien ne garde son aspect et la rénovatrice de toute chose,
La nature, prépare de nouvelles formes les unes à partir des autres ;
Rien ne meurt dans l'univers entier, croyez-moi,
Mais tout varie et change de forme ; naître veut dire
Commencer à être autre chose que ce qu'on fut avant, mourir,
C'est mettre fin à ce même état. Quoique certaines parties aient peut-être été transportées ici,
D'autres là, la somme de l'ensemble reste cependant constante.
Pour ma part, je croirais volontiers que rien ne reste longtemps
Sous la même apparence ; c'est ainsi que vous êtes passés de l'or au fer,
Ô siècles, c'est ainsi que la fortune des nations a tant de fois été bouleversée.
Moi-même j'ai vu ce qui avait été jadis une terre très solide
Devenu une mer, j'ai vu des terres formées où il y avait l'océan ;
Des coquillages marins ont reposé sur le sol loin des flots,
Et une vieille ancre a été trouvée au sommet des montagnes.
Ce qui fut un champ, une chute d'eau en a fait une vallée,
Une inondation a fait descendre une montagne dans la mer,
Un sol qui était marécageux est asséché par les sables arides
Et des endroits qui souffraient de la soif sont désormais humides, noyés par les marais.

Traduction de Georges Lafaye, 1930 :

Je vais chanter de grands mystères, que le génie de nos pères n'a pas cherché à pénétrer et qui sont restés longtemps dans l'ombre. Je veux m'élever parmi les astres, je veux quitter le séjour de la terre immobile, me faire porter par les nues et fouler sous mes pieds les épaules du puissant Atlas.

De là-haut je verrai les hommes errant à l'aventure faute de raison, tremblant de peur à l'idée de la mort ; et voici ce que je leur dirai pour les rassurer, en déroulant devant eux la suite des destins. Ô genre humain, ô vous que paralyse la crainte d'être glacés par la mort, pourquoi redoutez-vous le Styx et ses ténèbres, noms sans réalité, matière à poésie, périls d'un monde imaginaire ? Que les corps aient été détruits par la flamme du bûcher ou réduits en poussière par le temps, ils ne peuvent plus souffrir aucun mal, sachez-le bien. Pour les âmes, elles ne sont pas sujettes à la mort ; quand elles ont quitté une première demeure, elles vont toujours vivre dans de nouveaux domiciles et elles continuent à les habiter une fois qu'elles y sont entrées. (...)

Rien ne conserve son apparence primitive ; la nature, qui renouvelle sans cesse l'univers, rajeunit les formes les unes avec les autres. Rien ne périt, croyez-moi, dans le monde entier ; mais tout varie, tout change d'aspect. Ce qu'on appelle naître, c'est commencer une existence différente de la précédente ; mourir, c'est la terminer. Il peut se faire que les parties soient transportées de-ci de-là ; mais la somme de l'ensemble reste constante. Pour moi, je crois que rien ne peut subsister longtemps sous la même forme ; c'est ainsi, ô siècles, que vous avez passé de l'or au fer ; c'est ainsi que les destins des différents pays ont tant de fois évolué. Moi-même j'ai vu une mer qui avait remplacé une terre jadis très solide ; j'ai vu des terres qui avaient remplacé la mer ; on a trouvé sur le sol, bien loin des flots, des coquilles marines et de vieilles ancres au sommet des montagnes ; de ce qui était un champ une inondation a fait parfois une vallée et un torrent débordé a forcé une montagne à descendre dans la plaine ; tel terrain où il y avait un marais est aujourd'hui desséché, couvert de sables arides et sur d'autres qui avaient souffert de la soif s'étendent les eaux stagnantes d'un marécage.

Autre traduction (légèrement adaptée) de G.T. Villenave, Paris, 1806 :
<http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/ovideXV/lecture/3.htm>